

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 82 (1937)  
**Heft:** 8

**Artikel:** La défense de la Suisse à travers les âges  
**Autor:** Lecomte  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-341802>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 23.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## La défense de la Suisse à travers les âges

---

Le maréchal Pétain a dit : « Il ne faut pas se figer dans l'étude du passé ; il faut aussi interroger l'avenir ». D'autre part, Napoléon a écrit : « Lisez et méditez l'histoire des guerres ». Ces affirmations de deux grands capitaines ne sont nullement contradictoires, comme il pourrait paraître au premier abord. Lire et méditer l'histoire des guerres c'est à la fois étudier le passé et interroger l'avenir.

A l'heure actuelle, où l'on fait beaucoup pour notre défense nationale en même temps que l'on cherche à deviner la physionomie de la prochaine guerre, il me paraît donc logique et naturel de jeter un regard en arrière et de rappeler comment la Suisse a été défendue au cours des siècles contre l'invasion étrangère.

La confédération des trois cantons primitifs ayant été constituée en 1291, aux dépens de l'Autriche, cette puissance chercha naturellement à reconquérir les territoires perdus. Ce fut la campagne de 1315, celle de Morgarten, qui fut aussi brève et aussi décisive, toutes proportions gardées, que cinq siècles plus tard, celle de Waterloo.

Il n'y avait à cette époque pas d'officiers de renseignements tenant à jour, heure par heure, des rapports de combat et des croquis de situation. C'est pourquoi l'on discute encore aujourd'hui et l'on discutera encore longtemps sur les détails de la lutte et son emplacement exact. On en sait cependant assez pour se rendre compte des causes de cette victoire décisive de paysans mal armés et peu nombreux sur une chevalerie nombreuse, vaillante et bien équipée.

Mais ces paysans s'attendaient à la guerre. Ils savaient qu'elle serait sans merci. La défaite serait pour eux la mort ou le retour à l'esclavage. Ils étaient moralement et matériellement préparés à se défendre à outrance. Ils savaient bien que ces chevaliers bardés de fer n'étaient propres ni à la guerre de siège ni à celle de montagne. Ils avaient donc fortifié leurs frontières, pour être à l'abri d'un coup de main et préparé leur mobilisation.

Tout homme libre étant armé et les distances étant faibles, la mobilisation était presque instantanée. Un seul passage était resté ouvert, celui de Morgarten, véritable souricière naturelle, dans laquelle les Autrichiens donnèrent tête baissée. Il n'est pas possible d'affirmer que les Suisses laissèrent ce défilé ouvert dans l'intention bien arrêtée d'y attirer les Autrichiens ; le fait est que lorsque ces derniers s'y présentèrent, les Suisses s'y trouvaient installés et prêts à les recevoir avec une tactique contre laquelle la chevalerie était absolument impuissante

Le chemin qui d'Aegeri mène par le Morgarten à Sattel et de là vers Schwyz était à cette époque étroit et raboteux. Il serpentait entre la montagne à gauche, le lac puis le marais à droite. Nulle part, une troupe à cheval ne pouvait se déployer. Une barricade bien gardée fermait le fond de la souricière.

Aussi lorsque, des flancs de la montagne, les Suisses firent rouler sur la colonne des blocs de rochers et des troncs d'arbres, les cavaliers ne purent chercher leur salut qu'en arrière. Il en résulta un embouteillage complet dans lequel les Suisses firent grand carnage avec leurs hallebardes. La chevalerie autrichienne fut presque anéantie ; l'infanterie qui suivait fit demi-tour sans avoir pris part à la lutte.

Aujourd'hui encore le défilé de Morgarten serait facile à tenir contre la chevalerie moderne, les chars cuirassés, au besoin avec les mêmes armes qu'en 1315. Et avec les moyens modernes, il est aisé de faire à chaque pont du Rhin et de chaque défilé des Alpes et du Jura un nouveau Morgarten. Les divisions cuirassées de 1937 ne doivent pas

plus nous effrayer, si nous sommes moralement et matériellement prêts, que les chevaliers cuirassés du duc d'Autriche n'ont effrayé les Suisses de 1315.

### Les guerres de Bourgogne (1476)

Dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle la Suisse était devenue un Etat assez important. Elle entretenait de bons rapports avec ses grands voisins qui, par contre, comme c'est encore le cas aujourd'hui, étaient entre eux en assez mauvais termes. La Suisse finit par prendre parti pour les ducs d'Autriche et de Lorraine contre le puissant duc Charles de Bourgogne et son alliée la duchesse Yolande de Savoie. Cela donna lieu en 1474 et 1475 à plusieurs incursions de troupes suisses dans la Franche-Comté bourguignonne et le Pays de Vaud savoyard. Il est intéressant de noter que la Diète suisse fit à peu près ce que font aujourd'hui la plupart des grandes puissances dans la guerre civile d'Espagne ; elle ne déclara la guerre à personne, mais autorisa et encouragea pour ces entreprises la formation de corps francs, composés surtout de Bernois.

Dans l'hiver de 1475-76 le duc de Bourgogne se décida à mettre un terme à ces incursions. Au début de janvier il rassembla des troupes d'abord à Nancy, puis à Besançon. Le noyau de son armée était formé de cavalerie lourde, 1200 « lances » de 6 cavaliers, soit 7200 hommes. Il avait aussi la plus puissante artillerie de l'époque, plus de 400 pièces de gros et petits calibres. Son infanterie fournie en bonne partie par la Savoie, était médiocre et relativement peu nombreuse. L'armée comptait en tout environ 20 000 hommes.

La campagne débuta le 1<sup>er</sup> janvier par un coup de main bourguignon sur les deux seules places vaudoises occupées par les Bernois, Yverdon et Grandson. Yverdon fut pris, Grandson résista. En février, le gros de l'armée bourguignonne traversa le Jura, s'arrêta quelques jours à Orbe et

mit, le 19 février, le siège devant Grandson, occupé par environ 500 Bernois.

Berne avait, entre temps, mis sur pied toutes ses troupes, 7000 hommes, occupé Morat, avec une avant-garde à Payerne et invoqué le secours des Confédérés. Lorsque Charles mit le siège devant Grandson, l'armée bernoise quitta Morat pour Neuchâtel, où les contingents confédérés et alliés arrivèrent successivement vers la fin de février. Le 28 février, Grandson capitula et le duc fit pendre ou noyer la garnison.

Le 2 mars, les deux armées qui n'étaient séparées que par une vingtaine de kilomètres se mirent en marche. Il en résulta le même jour, la bataille dite de Grandson, type parfait de la bataille de rencontre. Les Bourguignons y furent, comme chacun sait, entièrement défaits.

A mi-chemin entre Grandson et Neuchâtel se trouve le défilé de la Lance, resserré entre le lac de Neuchâtel et un contre-fort du Mont Aubert; à la sortie nord du défilé le village de Vaumarcus, à la sortie sud celui de Concise. Le duc avait fait occuper Vaumarcus dès le 29 février, mais trop faiblement. L'avant-garde suisse partie de très bonne heure, força le défilé sans trop de peine; la garnison de Vaumarcus se maintint dans le château au lieu de s'engager dans ce défilé; les gros des Suisses prirent par la montagne, d'ailleurs assez praticable, et chargèrent de flanc, à la descente, la cavalerie bourguignonne entassée entre la Lance et Concise.

Ce fut la répétition de Morgarten, à la différence que la hallebarde y remplaça les troncs d'arbres et les blocs de rochers. La cavalerie, en voulant se reformer en arrière, mit en désordre l'infanterie. Les Confédérés n'eurent pas de peine à bousculer cette cohue qui s'enfuit après un bref combat jusque bien au-delà de Grandson. Les Suisses s'emparèrent du camp resté devant Grandson, ainsi que des 400 canons et vengèrent sur la garnison bourguignonne le massacre de leurs frères d'armes, mais ne poursuivirent guère. Les Bernois auraient, paraît-il, désiré une poursuite

énergique ; les Confédérés préférèrent rentrer chez eux, chargés de butin, renonçant ainsi à exploiter la victoire. Cela devait les forcer à reprendre les armes quelques mois plus tard.

L'armée bourguignonne, à part la perte du camp et de l'artillerie, n'avait que peu souffert à Grandson. Le 14 mars déjà, elle était reformée à Lausanne. Les Bernois voulaient aller l'y attaquer ; la Diète s'y refusa.

Le duc Charles prit son temps pour réorganiser son armée et se refaire une artillerie. Il fut d'ailleurs plusieurs semaines malade. Avril et mai se passèrent en entreprises secondaires contre le Bas-Valais et la Gruyère. L'armée, environ 35 000 hommes, ne quitta les Plaines du Loup sur Lausanne que le 27 mai, pour s'arrêter de nouveau une semaine, deux lieues plus loin, à Morrens.

Berne n'avait jamais entièrement démobilisé. Le gros de ses troupes était sur la Sarine, vers Gümmenen avec des postes à Neuchâtel, Morat et Fribourg.

Le 9 juin, le duc mit le siège devant Morat, défendu par un de ses anciens partisans, Adrien de Bubenberg. Les Bernois, trop faibles pour marcher à sa rencontre, appelèrent à la rescousse les Confédérés et Alliés. Ceux-ci répondirent sans tarder. Le 19 juin, les Bernois se sentirent assez forts pour franchir la Sarine et occuper les forêts entre cette rivière et Morat. Le 21 arrivèrent les Zurichois après une marche forcée de 130 km. en trois jours. A ce moment, Morat était presque à l'agonie. Le 22, les Confédérés prirent l'offensive. Leur armée comptait environ 26 000 hommes, dont quelques milliers d'alliés alsaciens, lorrains et autrichiens. Le jeune duc de Lorraine y figurait. Chose digne de remarque, le commandant en chef était un général autrichien, Guillaume Henter, bourgeois de Rheinfelden.

Ce fut pour les Bourguignons la surprise tactique et la défaite totale. Le duc n'avait cependant pas été complètement pris au dépourvu. Instruit de la présence de l'ennemi, il avait dirigé contre la forêt du Galm une reconnaissance dont le résultat fut négatif. Le matin du 22 juin, il pleuvait

à torrents ; le duc se persuada que l'ennemi n'attaquerait pas ce jour-là et laissa son armée au camp, couverte par de faibles avant-postes retranchés sur les hauteurs.

Les Confédérés bousculèrent ces avant-postes après un vif mais bref combat et foncèrent sur le gros des Bourguignons, sans leur laisser le temps de se former en bataille. Bientôt, comme à Grandson, toute l'armée bourguignonne se mit en retraite, qui dégénéra bientôt en fuite, dans le terrain marécageux le long du lac de Morat. Plus de 10 000 hommes périrent ; le reste se débanda. Trois jours après les Bernois occupaient Lausanne ; le duc avait repassé le Jura avec les débris de son armée. En janvier 1477, il fut définitivement défait et tué à Nancy par les Suisses et leurs alliés.

Si nous demandons pour quelles raisons les Suisses battirent si facilement, par deux fois, la meilleure armée et le meilleur général de l'Europe, nous en trouvons trois.

D'abord, parce qu'ils étaient unis contre l'envahisseur. C'est ce qui leur permit de réunir chaque fois des forces à peu près égales à celles de l'ennemi commun.

Ensuite parce que le moral de leurs troupes, formées d'hommes libres qui défendaient leurs foyers, était bien supérieur à celui des sujets mercenaires ou vassaux du duc de Bourgogne, dont beaucoup se battaient sans aucun enthousiasme pour sa cause.

Et surtout parce que l'armement et la méthode de combat de l'infanterie suisse étaient mieux adaptés à notre terrain coupé, dans lequel ni la grosse cavalerie ni l'artillerie lourde du duc ne pouvaient trouver un emploi utile.

Depuis le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle jusque vers la fin du XVIII<sup>e</sup> les relations entre la France et la Suisse furent excellentes. Les cantons fournissaient des troupes aux rois de France, qui les leur payait bien. Lorsque la Révolution éclata en France, 12 000 Suisses servaient sous les drapeaux français. Par contre, il n'y avait pas d'armée suisse, mais seulement des milices cantonales, assez sommairement instruites et équipées. Les gouvernements cantonaux étaient

naturellement hostiles au gouvernement issu de la Révolution, mais une bonne partie de leurs sujets étaient acquis aux idées nouvelles. C'est pourquoi ni l'assaut des Tuileries, le 10 août 1792, ni le massacre des prisonniers suisses en septembre, ni la menace d'une invasion française en février 1793 ne firent courir la Suisse aux armes.

L'orage n'éclata qu'en 1798. En prévision d'une guerre avec l'Autriche, qui régnait sur l'Allemagne du Sud et l'Italie du Nord, le Directoire décida d'occuper la Suisse.

En décembre 1797, une brigade française commandée par le futur maréchal Gouvion St-Cyr, occupa Bienne, ville alliée de Berne. En même temps, une division, commandée par le général Ménard, se massait dans le Pays de Gex.

La Diète fédérale se rassembla le 27 décembre à Aarau mais ne sut prendre aucune mesure. Même Berne, le canton le plus menacé, ne prit que des demi-mesures. Et pourtant l'occasion aurait été belle. St-Cyr avait tout au plus 8000 hommes, Ménard à peine 10 000 avec peu d'artillerie. Le canton de Berne pouvait à lui seul mettre sur pied 30 000 hommes et une nombreuse artillerie. S'il y avait eu en Suisse, ou même seulement à Berne l'esprit de 1476, la défaite des deux faibles divisions françaises était certaine. Mais depuis 1792 les nouvelles idées avaient fait de grands progrès en Suisse. Les gouvernements de Berne et de la plupart des cantons savaient qu'ils n'avaient pas leurs peuples derrière eux et qu'ils ne pouvaient, par conséquent, pas compter sur leurs troupes. D'ailleurs, certains cantons étaient jaloux de Berne, de beaucoup le plus puissant de tous, et ne voyaient aucun intérêt à lui venir en aide.

Donc, on tergiversa tant à Aarau qu'à Berne. Lorsque la Révolution éclata presque simultanément à Lausanne et Bâle et que Ménard occupa le Pays de Vaud, on s'inclina devant le fait accompli. La Diète fédérale se sépara le 31 janvier. Le gouvernement bernois passa tout le mois de février à négocier avec les Français qui eux ne perdirent pas leur temps. A fin février, le général Brune, commandant en chef, disposait de plus de 40 000 hommes, en deux masses



à peu près égales ; l'une commandée par lui-même et comprenant environ 6000 Vaudois et Valaisans, dans le Pays de Vaud ; l'autre, sous le général Schauenburg, à Bienne et dans le Jura. Brune était en mesure d'imposer sa volonté à des gens qui n'en avaient point eux-mêmes.

Berne, Fribourg et Soleure avaient mis sur pied environ 30 000 hommes, disposés en un vaste arc de cercle de Brugg par Soleure-Morat et Fribourg jusque dans le Pays-d'Enhaut vaudois. Les autres cantons en avaient fourni en tout 5000, placés en réserve avec toutes sortes de restrictions concernant leur emploi. Le 26 février, le général d'Erlach, commandant en chef des troupes bernoises, avait arraché à son gouvernement l'autorisation de prendre l'offensive. Brune ne lui en laissa pas le temps. Il est d'ailleurs fort probable que l'offensive, telle que la concevait d'Erlach, en douze colonnes, contre les deux masses françaises bien en mains, n'aurait eu guère plus de succès que n'en eut la défensive.

Le rapport des forces en présence était à peu près le même qu'en 1798, mais cette fois-ci tous les atouts étaient du côté des Français ; leurs troupes étaient enthousiastes, aguerries, manœuvrières et bien commandées ; du côté des Suisses toutes ces qualités manquaient. Le résultat ne pouvait guère être douteux.

Le 2 mars, tout en continuant les pourparlers avec le gouvernement de Berne, Brune mit ses troupes en marche. Son plan était simple : attaque sur Berne aux deux ailes par Soleure et Fribourg, démonstrations au centre. Schauenburg marcha de Bienne sur Soleure où il entra vers midi après un vif combat à Lengnau ; les milices soleuroises se débandèrent. Le même jour, la brigade Pigeon, de la division Ménard, entra à Fribourg, évacué sans combat. Devant cette menace précise, d'Erlach proclama la levée en masse, qui s'effectua dans un grand désordre.

Les 3 et 4 mars, les Français resserrèrent leur étreinte. Schauenburg franchit l'Aar et concentra sa division au sud de Soleure. Ménard occupa Morat. Plusieurs unités

bernoises se débandèrent ces jours-là. La tragédie se joua le 5 mars, en une demi-journée. L'avant-garde de Schauenburg battit successivement deux petits corps bernois à Fraubrunnen et au Grauholz. Le gouvernement bernois capitula et Schauenburg entra à Berne au début de l'après-midi, sans avoir eu besoin d'engager le gros de ses troupes.

Les Confédérés s'étaient prudemment tenus à l'écart de la lutte. Et pourtant, si la Diète fédérale et le gouvernement bernois avaient eu la volonté de se défendre, la partie n'était pas encore perdue, car les troupes bernoises venaient, après un échec initial, de remporter une victoire bien nette à Neueneegg, sur la Singine.

Surpris de bon matin par les Français, les Bernois avaient d'abord reflué en grand désordre sur Berne. Là, un chef énergique, l'adjutant-général Weber avait rallié 2-3000 hommes, les avait ramenés au combat, avait à son tour surpris les Français. Il les avait brillamment refoulés derrière la Singine, lorsqu'un courrier lui apporta, vers trois heures de l'après-midi, la nouvelle de la capitulation de Berne. Les vainqueurs de Neueneegg se dispersèrent comme l'avaient déjà fait la plupart des autres troupes, tant confédérées que bernoises. Quelques landsturmiens assassinèrent le général d'Erlach.

La Suisse avait succombé exactement par les causes inverses de celles qui leur avaient procuré la victoire à Grandson, à Morat.

Les Confédérés étaient désunis ; la discorde régnait tant entre cantons qu'entre citoyens d'un même canton ; les gouvernements aristocratiques des cantons avaient négligé le moral de leurs peuples, ainsi que l'instruction et l'équipement de leurs troupes. On ne put donc ni réunir des effectifs suffisants ni réaliser une défense efficace.

Les gouvernements se méfiaient de leurs sujets, qui avaient perdu la confiance en leurs gouvernements.

Des gouvernements forts et prévoyants, appuyés sur un peuple uni, auraient facilement pu réunir des effectifs bien supérieurs à ceux de l'armée française de Brune, et auraient

su mettre à leur tête dès le début des chefs capables et énergiques.

Devant cent mille Suisses résolus à se défendre, le Directoire aurait presque certainement renoncé à ses projets d'invasion.

Le deuxième combat de Neuenegg a montré que, sous de tels chefs, même des milices sommairement instruites peuvent, dans des circonstances favorables, remporter la victoire sur des troupes aguerries. C'est là la seule conclusion consolante à tirer des événements de mars 1798.

Les Confédérés qui n'avaient pas voulu secourir les Bernois durent capituler comme eux, peu après. Ceux qui essayèrent, après coup, de résister aux armées françaises, dépensèrent en vain un courage qui, quelques mois plus tôt, leur aurait assuré la victoire.

## 1799

La *campagne de 1799* en Suisse est l'une des plus instructives de toute l'histoire militaire. Il est vrai que l'armée suisse n'y joua qu'un rôle très effacé. Des armées étrangères y luttèrent pour la possession de la Suisse et le défenseur y eut le dernier mot. Ce fut la seule grande guerre sur territoire suisse. Il y a donc, aussi pour notre armée, une foule d'enseignements à en tirer.

On peut distinguer dans cette campagne quatre phases bien distinctes.

En mars les Français, qui occupaient la Suisse prennent l'offensive hors frontières et s'emparent en quelques jours des Grisons et d'une partie du Vorarlberg.

En mai les Autrichiens déclenchent une contre-offensive puissante, reprennent les Grisons et le Vorarlberg, s'emparent du Gothard et de la Suisse orientale jusqu'à la ligne Aar-Limmat-Linth, ainsi que de Zurich.

Au milieu d'août, les deux partis reprennent simultanément l'offensive par leur droite. Les Français réoccupent

le Gothard ; les Autrichiens échouent au passage de l'Aar à Döttingen.

En septembre-octobre les Français remportent la victoire décisive sur les Russes qui ont remplacé les Autrichiens et rétablissent intégralement la situation initiale.

Dans chacune de ces périodes, on se battit à la fois en montagne et en plaine, pour la possession de cols et pour le franchissement de rivières. Nous pouvons en tirer ce premier enseignement que pour faire la guerre en Suisse il faut que troupes et chefs soient habiles dans ces deux genres d'opérations.

Un autre enseignement est que la perte du Gothard, de Zurich et de toute la Suisse orientale n'a pas empêché Masséna de remporter la victoire finale.

Un troisième, dans un autre ordre d'idées, c'est que, dans une guerre à venir, il n'y aurait rien de surprenant à ce que nous soyons attaqués par des armées russes, puisque cela est déjà arrivé en 1799.

Un autre enseignement est que l'attaque brusquée, sans déclaration de guerre, n'est pas une invention moderne. En effet la guerre de 1799 commença avant toute déclaration de guerre. Le Directoire, sentant la guerre inévitable avec l'Autriche, prit l'offensive au début de mars, en Allemagne, en Suisse et en Italie et ne déclara la guerre que le 19 mars.

En Suisse, la campagne débuta par une surprise complète des Autrichiens.

L'armée française d'Helvétie était commandée par le futur maréchal Masséna, homme d'une rare énergie et d'une prodigieuse activité. Elle comptait en tout environ 35 000 hommes, dont un bon tiers était nécessaire pour maintenir l'ordre en Suisse. Masséna forma trois groupements offensifs : la division Lecourbe, partant du Gothard et du Tessin, devait occuper l'Engadine ; Masséna lui-même, avec la division Ménard, se porter de Sargans sur Coire ; le futur maréchal Oudinot, avec une brigade sur Feldkirch. A part cette dernière opération, qui échoua, l'offensive

française réussit, malgré de grosses difficultés, de façon foudroyante.

Lecourbe, parti de Mesocco le 7 mars avec 5 bataillons, se trouvait le 13 à Zernetz dans l'Engadine, après avoir passé, malgré des tourmentes de neige, le Splügen et l'Albula et battu 4 bataillons autrichiens.

Masséna et la division Ménard avaient franchi le Rhin le 6 mars sur un pont de fortune, enlevé la petite forteresse de Luziensteig, et cerné et pris le 8 dans Coire le général autrichien Auffenberg avec 5000 hommes.

A Feldkirch, le général Hotze, un Suisse au service de l'Autriche, avait réussi à rassembler à temps plusieurs milliers d'hommes et à repousser les attaques d'Oudinot. Masséna se porta à l'aide de ce dernier, mais fut aussi repoussé le 23 mars. Comme il se préparait à reprendre l'attaque, il reçut la nouvelle que l'armée française du Danube avait été battue à Stockach, le 25, par l'archiduc Charles d'Autriche et se repliait en désordre sur l'Alsace, laissant la Suisse découverte. Masséna se hâta donc de ramener en Suisse le gros de ses troupes. Lecourbe resta en Engadine et un fort détachement à Coire et Luziensteig.

L'offensive française de mars n'avait donc pas procuré la victoire finale. Mais les succès du début avaient montré ce que de bonnes troupes peuvent accomplir, sous des chefs énergiques et connaissant leur métier, et cela aussi bien sur les cols enneigés que sur le Rhin grossi par les pluies.

L'archiduc Charles paraît bien avoir eu l'intention d'entrer en Suisse après sa victoire de Stockach. Il fit occuper Schaffhouse et Eglisau. Mais le cabinet de Vienne avait d'autres plans. Il préférait guerroyer sur son propre terrain et laisser à ses alliés russes le soin d'opérer en Suisse. Il se décida cependant, fin avril, à ordonner une offensive contre les Grisons et l'Engadine.

On ne savait pas à Vienne que le mois d'avril est le plus défavorable aux opérations dans les Alpes. Ce n'est que vers le milieu de mai que l'Autriche se décida à une offensive de grand style.

Les généraux Bellegarde et Hotze, disposant chacun d'une trentaine de mille hommes, attaqueraient, le premier du Tyrol sur l'Engadine, le second du Vorarlberg sur Coire, Sargans et St-Gall. L'archiduc avec 60 000 hommes franchirait le Rhin vers Schaffhouse et se réunirait à Hotze à l'est de Zurich.

Masséna, devenu général en chef des Armées du Rhin et d'Helvétie, avait donc eu le temps de préparer la défense de la Suisse. Il y avait ramené plusieurs divisions de l'ancienne armée du Rhin et disposait d'environ 70 000 hommes dont un bon quart presque continuellement employé à empêcher ou réprimer des soulèvements en Suisse.

Son plan paraît avoir été d'attirer l'ennemi sur Zurich, où il avait fait construire un camp retranché dont on voit encore aujourd'hui les vestiges.

Bonaparte aurait probablement eu un plan plus hardi et aurait cherché à battre les armées autrichiennes séparément comme il l'avait fait en Italie. Peut-être Masséna en eut-il aussi un moment l'intention, car il rassembla, vers le 25 mai, trois divisions autour de Winterthur et lança trois colonnes contre les avant-gardes de l'archiduc et de Hotze qui avaient atteint Andelfingen et Frauenfeld. Les avant-gardes autrichiennes furent bousculées, mais peu à peu les gros autrichiens entrèrent en ligne et Masséna, après de vifs combats autour de Winterthur, ordonna la retraite sur Zurich.

Les Autrichiens l'y suivirent sans hâte et l'y attaquèrent le 4 juin. Ce fut la première bataille de Zurich. Masséna repoussa toutes les attaques autrichiennes, mais n'osa pas risquer une deuxième bataille. Dans la nuit du 5-6 il évacua Zurich et se replia derrière la Limmat et l'Aar inférieure, son gros sur l'Uetliberg.

L'archiduc se contenta d'occuper Zurich et la rive droite des deux rivières.

Pendant ce temps, son aile droite avait perdu les Grisons, le Tessin et le Gothard, mais restait cramponnée aux débouchés des montagnes du lac de Zurich à celui de Brienz.

Des premiers jours de juin à la mi-août, il se passa fort peu de chose. La cour de Vienne revenait à son plan de laisser ses alliés russes opérer en Suisse. Mais la première armée russe, bien que victorieuse en Italie sous Suwarov, n'était pas encore disponible ; une deuxième armée, sous Korsakof, n'arrivait que successivement à Schaffhouse, vers la mi-août.

L'archiduc Charles voulut profiter de l'arrivée de ces troupes pour frapper un grand coup. Son plan était de franchir l'Aar à Döttingen avec 40 000 hommes, Russes et Autrichiens et de se rabattre sur Brugg et Aarau, ce qui aurait forcé Masséna à battre précipitamment en retraite ou à livrer bataille à front renversé pour couvrir ses communications avec la France. Mais le passage de l'Aar, mal préparé par l'état-major et le génie autrichiens, échoua et l'opération en resta là.

Pendant ce temps, Masséna avait fait prendre l'offensive à son aile droite, sous Lecourbe, sur tout le front des montagnes. L'opération, admirablement préparée et énergiquement exécutée, rendit aux Français le Gothard et la presque totalité du massif central.

Là-dessus l'archiduc quitta la Suisse avec le gros des troupes autrichiennes laissant à Korsakof, jusqu'à l'arrivée de Suwarov, le général Hotze avec une vingtaine de mille Autrichiens.

Suwarov aurait préféré, semble-t-il, poursuivre ses succès contre l'armée française d'Italie. Ce n'est qu'en septembre, sur un ordre formel de son gouvernement, qu'il se décida à entrer en Suisse. A l'état-major de Zurich, on escomptait son arrivée à Schwyz pour le 26 septembre, et l'on prévoyait pour ce jour-là une offensive sur toute la ligne.

Mais Masséna préparait, lui aussi, une offensive générale qu'il déclencha le 25 septembre ; en outre, Suwarov n'arriva dans la région de Schwyz que le 28 ou 29. Résultat : Korsakof et Hotze furent battus et leurs troupes refoulées derrière le Rhin ; Suwarov ne parvint jamais à Schwyz, mais finit

par déboucher non pas à Schwyz mais à Feldkirch, trop tard pour rétablir la situation.

L'offensive de Masséna comprenait trois opérations bien distinctes. Lecourbe devait marcher du Gothard et d'Altorf contre les Grisons ; Soult, forcer le passage de la Linth ; Masséna, lui-même, celui de la Limmat. Cette dernière opération comportait elle-même une attaque principale et deux démonstrations. Avec 16 000 hommes Oudinot devait franchir la Limmat à Dietikon et prendre Zurich à revers ; la division Mortier attaquer le camp russe devant Zurich et Ménard, avec une brigade, simuler un passage à Turgi.

Le passage à Dietikon, préparé par Masséna lui-même et effectué par ses admirables pontonniers, réussit complètement. Le soir du 25, on se battait dans les faubourgs de Zurich.

La fausse attaque de Mortier avait maintenu un fort contingent russe sur la rive droite ; celle de Ménard, attiré une division russe sur Turgi.

Le lendemain, Korsakof combattit seulement pour s'ouvrir la retraite qui s'effectua en grand désordre jusque derrière le Rhin.

Pendant ce temps, Soult avait eu un succès inespéré. Masséna ayant gardé pour l'opération de Dietikon presque la totalité des moyens de passage, Soult dut organiser un corps de nageurs et lancer ensuite des passerelles de fortune. Heureusement pour Soult, une de ses premières patrouilles tua, le matin de bonne heure, le général Hotze et son chef d'état-major, en reconnaissance sur la rive gauche. Les subordonnés de Hotze, surpris et restés sans ordres toute la journée, se défendirent mal et battirent en retraite la nuit sur Constance et St-Gall. Soult put achever, le 26, son passage et se lancer à la poursuite de l'ennemi.

Lecourbe, lui, avait été surpris par Suwarov qui, parti le 17, de Taverne avec 23 000 hommes, avait attaqué le Gothard de front avec son gros, et l'Oberalp avec un gros détachement tandis qu'un corps autrichien marchait de Disentis sur Amsteg. Les Français furent refoulés assez



rapidement jusqu'au lac des Quatre-Cantons. Suwarov entra le 26 au soir, à Altorf ; Lecourbe resta à Seedorf sur la rive gauche de la Reuss avec sa flottille sur le lac. A ce moment les troupes de Korsakof et de Hotze étaient déjà en déroute.

Suwarov n'essaya pas de forcer le passage le long du lac sur Brunnen et Schwyz ; il préféra passer le Kinzigpass et se rabattre sur Schwyz par le Muottatal. Le passage du col réussit, mais le 28 Suwarov trouva la division Mortier, venant de Zurich, déjà installée à Zurich. Il se rabattit alors par le Pragel sur Glaris et Naefels. Là aussi les Français l'avaient devancé. Il dut finalement se replier par le Panix sur Ilanz d'où il gagna Coire puis Feldkirch, le 10 octobre, avec des troupes épuisées hors d'état de faire campagne.

Entre temps Korsakof, après une faible tentative offensive les 7-8 octobre, avait définitivement repassé le Rhin. La situation initiale était nettement rétablie et la victoire française totale.

## 1813

Depuis les événements de 1798-99 il n'y a plus eu de guerre en Suisse, à part la malheureuse guerre civile du Sonderbund. Les opérations offensives de Bonaparte, de Lecourbe et de Macdonald en 1800, sortent du cadre de cette étude. Mais au cours du XIX<sup>e</sup> siècle la Suisse a été une fois envahie, en 1813, par les Autrichiens, et deux fois sérieusement menacée en 1838 par la France, en 1856 par la Prusse.

Pour compléter cette étude, il est donc nécessaire de rappeler brièvement quelles furent les mesures défensives prises par la Suisse à ces trois occasions et quel en fut le résultat.

De 1803 à 1813 la Suisse était pratiquement sous protectorat français, mais la majorité du peuple suisse sympathisait avec les ennemis de la France. La situation devint critique après la bataille de Leipzig, en octobre 1813. Les Prussiens et les Russes inclinaient à pousser droit sur

Paris. Seuls les Autrichiens, incités par leurs partisans suisses, voyaient ou feignaient de voir un avantage stratégique à passer par la Suisse pour attaquer la France. Après de longues tergiversations, l'Autriche l'emporta et le 15 décembre la décision fut prise de faire traverser la Suisse à l'armée principale.

Le gouvernement suisse avait donc eu près de deux mois pour préparer sa défense. Mais il avait fait bien peu de chose.

Il faut bien dire que la Suisse, qui devait entretenir quatre régiments au service de France, n'avait elle-même que l'ombre d'une armée. D'après le règlement militaire de 1807, cette armée se composait de trois bans de milices cantonales de 15 000 hommes chacun.

A fin novembre, la Diète avait décidé de lever le premier ban et un tiers du second, soit 20 000 hommes et avait nommé général de Wattenwyl, avoyer de Berne. Mais le chiffre de 20 000 hommes ne fut jamais atteint, étant donné que six bataillons stationnaient au Tessin et dans les Grisons, le Rhin de Schaffhouse à Bâle était gardé par 10 000 hommes au plus. Il était bien évident que, même derrière la barrière du Rhin, ces 10 000 miliciens ne pouvaient pas arrêter les 150-200 000 Autrichiens qui le 19 décembre, exigèrent libre passage.

Si la Diète avait mobilisé à mi-novembre la totalité des trois bans et mis la frontière nord en état de défense, elle aurait été en mesure de refuser le passage et selon toute probabilité les Autrichiens n'auraient pas insisté puisqu'ils pouvaient passer ailleurs.

Aussi le général de Wattenwyl ne put-il qu'ordonner la retraite de ses troupes derrière l'Aar, où elles furent licenciées avant la Noël. Dès le 21 décembre, les colonnes autrichiennes franchirent le Rhin de Schaffhouse à Bâle et traversèrent toute la Suisse pour se rendre en France par Genève et les défilés du Jura.

La défense de la Suisse avait fait une faillite totale.

Le 1<sup>er</sup> août 1838 l'ambassadeur de France demanda l'expulsion du prince Louis-Napoléon, plus tard Napoléon

III, qui résidait en Suisse et intriguait contre le gouvernement français. Mais le prince était citoyen thurgovien et capitaine d'artillerie bernois, et très populaire en Suisse. On ne voulait, ni ne pouvait légalement l'expulser. L'affaire traîna. En septembre, la France commença à rassembler des troupes à proximité de la frontière suisse. Aux premiers jours d'octobre, 15 000 hommes, suivis en réserve de 15 000 autres vinrent border la frontière.

La Diète, autorité plus nominale que réelle, était fort perplexe ; quelques cantons étaient d'avis de faire droit à la demande de la France. L'action énergique des gouvernements des cantons les plus menacés, Vaud et Genève, sauva la situation. Genève leva toute sa milice, 6-7000 hommes et mit ses remparts en état de défense. Vaud qui pouvait mettre sur pied 30 000 hommes, en leva 5-6000 et mit le reste de piquet. Cet exemple entraîna la majorité de la Diète, qui le 6 octobre prit au service fédéral les troupes levées par ces cantons et en leva quelques autres.

Le corps principal, commandé par le général vaudois Guiguer de Prangins, avait la mission de défendre les cantons de Vaud et Genève.

Un autre corps, sous le colonel Zimmali, avec quartier-général à Soleure, devait défendre les frontières de Bâle, Soleure et Berne.

Devant cette manifestation un peu tardive, d'une énergie qui n'avait pourtant rien d'excessif, la France n'insista pas. Cela d'autant plus que, le 14 octobre, le prince Louis-Napoléon quitta volontairement la Suisse. Le 16, la France retira sa demande et annonça la dissolution prochaine du corps d'observation de la Suisse. Les troupes suisses furent immédiatement licenciées.

## 1856

La menace prussienne, à fin 1856, fut plus grave que la menace française de 1838. Mais la réaction suisse fut aussi plus énergique et le résultat final a été le même. Après la

guerre civile de 1847, la Suisse avait retrouvé son unité et s'était donné par la Constitution de 1848 une meilleure armée et un gouvernement central plus fort.

Le canton de Neuchâtel était resté, depuis 1815, à la fois canton suisse et principauté prussienne. Le 1<sup>er</sup> mars 1848, le gouvernement conservateur prussophile avait été renversé et remplacé par un gouvernement nettement suisse. Dans la nuit du 2-3 septembre 1856 eut lieu un soulèvement royaliste, d'ailleurs vite réprimé par les républicains neuchâtelois, sans que les troupes fédérales aient eu à intervenir. Environ 500 royalistes furent emprisonnés.

Le roi de Prusse intervint en faveur de ses partisans. L'empereur Napoléon, qui n'avait pas oublié 1838, s'interposa, d'abord sans succès. En novembre, la guerre paraissait inévitable. Le Conseil fédéral commença, dès le 5 novembre, à préparer la mobilisation de l'armée, répartie en neuf divisions comptant en tout 105 000 hommes. Finalement, le roi de Prusse ayant menacé de mettre son armée en mouvement s'il n'avait pas obtenu satisfaction le 2 janvier, on mit sur pied d'abord 2 divisions, puis des détachements de trois autres, 30 000 hommes en tout. Le général Dufour, très populaire dans toute la Suisse, fut désigné comme commandant en chef. Le moral du gouvernement, du peuple et de l'armée était très haut. Personne ne parlait de céder.

Le plan de Dufour était hardi ; il fit organiser deux têtes de ponts, l'une défensive à Bâle, l'autre offensive à Schaffhouse. De cette dernière, il aurait, cas échéant, marché avec le gros de l'armée à la rencontre des Prussiens et entraîné contre eux l'Allemagne du Sud, où beaucoup de sympathie allait à la Suisse démocratique plutôt qu'à la monarchie prussienne.

Devant ce déploiement inattendu d'énergie et de force, le roi de Prusse jugea plus sage de ne pas mettre ses troupes en marche vers la Suisse.

Dès le début de janvier, les pourparlers furent repris dans un sens conciliant ; le 17 janvier, les prisonniers furent

libérés et à partir de ce jour-là les troupes démobilisèrent de part et d'autre. Une conférence internationale se réunit le 5 mars, à Paris, et aboutit en mai à un accord complet. En échange de quelques avantages, le roi de Prusse renonçait définitivement à tous ses droits sur Neuchâtel.

Comme en 1476 et en 1838, l'attitude énergique et patriotique du peuple suisse avait réussi à éviter la guerre. Comme la France en 1838, la Prusse, voyant que la Suisse ne se laissait pas intimider, renonça à déclencher une guerre qui aurait risqué de provoquer une conflagration générale, dont personne ne pouvait prévoir l'issue.

Cette conflagration mise à part, il est probable que la Suisse aurait fini par succomber. L'armée prussienne ne valait certes pas celle de 1866 ou 1870, mais l'armée suisse était bien loin d'être au point. Et le nombre était du côté de la Prusse, qui pouvait mettre sur pied 300 000 hommes.

Si, après avoir rappelé à grands traits le passé, nous y cherchons des enseignements pour l'avenir, nous les trouvons nombreux et dans divers domaines.

Si nous recherchons d'abord des enseignements plus spécialement militaires, nous en trouvons aussi bien pour la conduite générale de la guerre, que pour le combat lui-même.

Nous croyons d'abord que si notre neutralité traditionnelle nous impose une stratégie généralement défensive, elle n'exclut pas l'offensive. C'est à l'offensive hors frontière que Masséna a dû ses brillants succès de mars 1799 ; c'est, en bonne partie, la menace d'une offensive partant de Schaffhouse qui a évité la guerre de 1857. Et sans sortir des frontières, c'est par l'offensive que Masséna a refoulé en septembre 1799 les Russes et Autrichiens hors de Suisse et remporté la victoire finale qu'il n'aurait pas obtenue s'il était resté sur la défensive.

Nous devons donc avoir une armée manœuvrière, capable de mener des opérations offensives.

Et nous constatons qu'en Suisse, la manœuvre se présente obligatoirement sous deux formes, étroitement liées entre

elles : opérations en montagne et attaque ou défense de lignes fluviales.

Il importe donc que nos troupes soient aptes à ces deux genres d'opérations. Et si nous étudions les manœuvres de Masséna, Lecourbe et de Soult, nous voyons que cette aptitude tient moins à l'excellence de l'équipement et de l'instruction qu'à l'énergie et la sagacité des chefs de tous grades et à l'esprit guerrier de la troupe. Il va sans dire que ce n'est pas une raison pour négliger le matériel ni l'entraînement à son emploi. Le passage de la Linth par Soult faillit échouer par manque de moyens de passage et celui de l'Aar par l'archiduc Charles échoua parce que son matériel de pontage n'était pas approprié à cette rivière. Si Suwarov échoua aussi, cela est dû en bonne partie au fait que son armée manquait de moyens de transport ainsi que d'entraînement pour la guerre en montagne.

Il va de soi que nous devons aussi tenir largement compte du progrès et nos troupes doivent être équipées et formées pour résister victorieusement à un ennemi possédant ce que ne connaissent ni Masséna ni Dufour, le moteur sous toutes ses formes : troupes motorisées ou mécanisées, chars de combat, avions et « last but not least » gaz de combat. Il faut d'ailleurs observer que ces moyens modernes agissent plus par l'effet de surprise que par leur valeur opérative et tactique. Ils ne jouent, pour le moment du moins, qu'un rôle restreint dans les deux formes décisives d'opérations en Suisse : franchissement de rivières et maîtrise de la montagne.

Mais l'enseignement le plus important de tous, c'est que, chaque fois que les Suisses ont été unis, cela leur a procuré la victoire, comme en 1315 à Morgarten et en 1476 à Morat ; on a éloigné la menace de guerre comme en 1838 sur le Jura et en 1857 sur le Rhin. Lorsque nos peuples ont été unis, nos gouvernements ont toujours su et pu prendre les mesures militaires nécessaires pour assurer notre défense, fortifier la frontière et l'occuper à temps avec des troupes suffisamment nombreuses et efficaces.

Quand le peuple suisse a été désuni par des idéologies différentes, les gouvernements n'ont pas pu prendre les mesures indispensables, la défense nationale s'est effondrée et l'invasion étrangère en est résultée, comme en 1798 et en 1813.

Ne nous laissons donc pas désunir par des idéologies étrangères. Quelles que soient nos sympathies pour l'une ou pour l'autre, sachons en tout premier lieu rester Suisses et montrer à l'Europe que des éléments de nature germanique, française et italienne peuvent s'unir pour former un peuple viable.

Colonel LECOMTE.

---